Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 120 (1975)
Heft: 4

Artikel: Feuilles éparses [suite]
Autor: Moine, Virgile
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-343942

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Feuilles éparses

(Suite)

Un ennemi nouveau et inattendu: la grippe espagnole
Longues vacances

Brusquement, au début de l'été 1918, un ennemi nouveau, impitoyable, ignorant les frontières et la distinction entre amis et ennemis, front et arrière, militaires et civils, généraux et soldats, feldgrau et kaki, bleu horizon et vert olive, s'insinua, peste nouvelle, semant la mort et désorganisant tout: la grippe espagnole, appelée au début la « dingue ».

Elle s'abattit sur Porrentruy et l'Ajoie, comme une tempête. Notre école fut fermée au début de juillet. Chacun rentra dans ses foyers et nous ne devions nous retrouver — ce que nul ne prévoyait — qu'en janvier 1919. Tous les collèges de la ville furent transformés en lazarets, hébergeant des centaines de soldats. L'hôpital se remplit à craquer, on réquisitionna lits et matériel sanitaire.

Pendant un mois, réveillé à l'aube au son des tambours crêpés et de la marche funèbre, je me précipitais à la fenêtre donnant sur la Grand-Rue. Un détachement militaire encadrant des corbillards quittait l'hôpital, traversait la ville silencieuse pour se diriger vers la gare tandis que des ombres, comme des spectres, apparaissaient derrière les vitres, tout le long du parcours. Et des parents de toutes conditions, loques humaines cassées et hoquetant, suivant les cercueils, soutenus par un aumônier ou quelque officier. Les souliers cloutés retentissaient sur la route durcie, rythmant la cadence des tambours. Atroce scène. Au début, une section rendait les derniers honneurs, puis l'épidémie frappa si fort qu'on se contenta d'un peloton d'une dizaine d'hommes et de deux tambours, comme pour un condamné conduit au poteau d'exécution.

Les civils étaient aussi touchés en masse, mais moins grièvement. L'air même semblait empuanti de lysol, camphre, chlore, et certains buvaient, disait-on, des rations gargantuesques de cognac. Mes parents, traumatisés par le typhus de l'été précédent, replièrent rapidement la nichée sur Montignez, diminuant le risque de contagion, sans pour autant l'écarter.

D'âpres critiques pleuvaient de toutes parts sur le service de santé militaire qu'on accusait d'impéritie, d'incurie. Débordé, il improvisait.

Un décès me bouleversa: celui d'une ravissante créature, Madeleine Voirol, riche de vingt printemps, fille unique de l'aubergiste du « Tirage », proche du collège, restaurant où nous nous rendions parfois dans un grand jardin ombragé. Belle comme une vierge de Botticelli, souriante et digne, elle acceptait avec une aisante condescendance les patauds compliments de jouvenceaux enhardis par deux doigts de bière. Je ne pouvais concevoir que la mort l'eût fauchée en deux jours alors qu'elle se dévouait au lazaret, vis-à-vis de chez elle. L'odieuse Camarde frappait donc sans discrimination? Que les soldats meurent, hélas, c'était dans le domaine du possible, car on les voue au sacrifice. Que des amis de mon père, hommes dans la cinquantaine, soient emportés, c'était aussi brutal, hélas. A dix-huit ans, on admet que la vieillesse commence à quarante ans. Mais qu'un être de vingt ans... L'angoisse me saisissait à la gorge et je sentais, moi aussi, pourquoi pas?...

A Montignez, on vivait comme dans une île fortunée. La grippe paraissait vaincue, mais elle reprenait de plus belle en septembre. On la croyait extirpée; en novembre, elle refaisait des victimes, quatre à cinq par jour — au moment de la grève générale — si bien qu'on interdit toutes les réunions publiques.

Un avis officiel de la direction de l'école nous avisa, à fin septembre, que les cours ne reprendraient qu'en janvier. Motifs: la grippe, l'occupation des locaux transformés en lazarets, le manque de combustible. Les moinillons, frissonnant aux premiers frimas, regagnèrent Porrentruy et l'Hôtel des Halles en octobre, bardés pour l'hiver, gavés de soleil, d'oxygène et de légumes frais.

Je ne suivis plus guère les opérations. On se précipitait sur les journaux pour y lire les titres à sensation et les nécrologies. Les Centraux reculaient en combattant et des noms surgissaient à chaque page: Foch, Clemenceau, Poincaré, Lloyd George, Wilson. L'Empire austro-hongrois se désagrégeait, la révolution couvait en Allemagne. On affirmait sérieusement que le Vorarlberg désirait devenir canton suisse! On se réjouissait de l'armistice, qu'on devinait proche, mais la grippe, Moloch grimaçant, hantait toujours les esprits.

Armistice et grève générale

Les événements, en cette fin d'année 1918, se précipitaient à une cadence si rapide que j'ai peine à en reconstituer la trame. La grippe

persistait. Des troubles éclataient à Zurich où le gouvernement cantonal s'était réfugié à la caserne, sous la protection de l'armée. Six ans après, on en plaisantait encore dans le mess d'officiers que je fréquentais à Dübendorf!

Puis survinrent, se succédant comme des coups de tonnerre — je n'en puis préciser l'ordre chronologique — l'abdication de Guillaume II, la demande d'armistice de l'Autriche-Hongrie et de l'Allemagne, la grève générale en Suisse. Celle-ci passa à peu près inaperçue en Ajoie; seuls furent mobilisés des dragons et, si je ne m'abuse, les soldats du bataillon de carabiniers 2. On parlait de trains bloqués à Granges et à Bienne et de l'attitude courageuse de mécaniciens delémontains et du préfet Choquard, de Porrentruy, le populaire conseiller national, qui avait apostrophé des grévistes avec sa rondeur habituelle.

Il ne m'appartient pas, en l'occurrence, de juger des causes de la grève générale: mécontentement des masses, lassitude, sous-alimentation dans les villes, salaires inadaptés, etc. Ces facteurs nous échappaient. Un seul point nous frappait: proclamée au moment de l'armistice et de la défaite allemande qu'on souhaitait depuis quatre ans, elle apparaissait plus comme un crime que comme une faute. On y soupçonnait une connivence avec le bolchevisme et la révolution qui s'allumait en Allemagne et en Autriche. Et les jugements étaient unanimes: c'est la main de Berlin et de Moscou. On condamnait les fauteurs de grève, non pas comme grévistes ou militants d'extrême gauche, mais comme trouble-fête venant saboter une noce ou une fête de famille.

Car l'armistice, le 11 novembre 1918, provoqua une explosion de joie. Je m'étais rendu passer la Saint-Martin, patron gaulois et généreux de ma paroisse, à Montignez, dans la famille de mes oncles, du samedi au lundi. Or, le lundi matin, la nouvelle de l'armistice se répandit, vers dix heures, venant je ne sais si c'était de France ou de Porrentruy. Instantanément, les cloches sonnèrent, auxquelles répondirent toutes celles des villages proches, de Suisse et de France. Carillon inoubliable dans l'air froid de novembre transmettant ces voix d'airain unies qui clamaient vers le ciel la reconnaissance commune envers la Providence, la fin du cauchemar, la victoire des Alliés sur le militarisme allemand. Au village, on pensa surtout à ceux d'à côté, de Courcelles, de Florimont, de Faverois, de Réchésy, de Suarce, de Delle, frères de sang et de patois, dont beaucoup étaient tombés sur tous les fronts, de l'Artois aux

Dardanelles, car on se renseignait discrètement par-delà les barbelés qui marquaient la frontière.

Par un premier gel d'automne, mon oncle et moi nous étions partis à pied pour le village voisin de Lugnez, histoire de partager notre joie. A mi-chemin, on croisa un doux ivrogne, hilare, que l'armistice avait grisé un peu plus que de coutume. Mon onclele taquina: « Tu vas à Berlin? » Et l'autre de répondre: « Non, j'en reviens... pour fêter la Saint-Martin! »

Le soir même, pressé de rentrer à Porrentruy, je trouvai la ville pavoisée aux couleurs suisses et françaises. Restaurants, cafés, guinguettes, tout était ouvert. Des monômes se formaient dans les rues. Une bacchanale, une kermesse à la flamande. On chantait, dansait, titubait, s'embrassait sur les trottoirs, sans distinction d'âge ou de sexe, bravant la grippe et la grève générale [1].

Dans sa naïveté, le public croyait à la fin magique de tous les maux. On enterrait la guerre, on retrouverait la paix, la fin des carnages et des privations, la belle vie d'avant 1914 que nos aînés poétisaient déjà. Je me rendis dans un cercle privé où je traînai un spleen idiot dans l'allégresse générale, si bien que d'honorables chaperons déléguèrent l'une ou l'autre jeune fille, au moment des valses bleues, pour m'entraîner dans la danse. J'aurais voulu dire à ces dulcinées combien elles étaient belles, fraîches comme les héroïnes de Musset, et leur déclamer des vers enflammés, « Lucie », « La nuit de mai » et autres pralines et caramels poétiques. Las, trois fois hélas, frappé d'ataxie locomotrice, j'ignorais la cadence et leur marchais sur les pieds et pour comble, conscient de mon ridicule, rouge comme un homard trop cuit, à l'ataxie s'ajouta l'aphasie des timides. Alors que la ville s'enfonçait jusqu'au matin dans la frénésie de la victoire, le pauvre imbécile rentra chez ses parents à minuit, se rendant compte qu'il était avec ses pairs un clairon claironnant, un plastronneur jobard, un coq belliqueux, mais un dadais dans la société policée des adultes et vis-à-vis des jeunes filles en fleurs aux yeux candides et aux fossettes malicieuses. Seul dans ma chambre, je me comparai à une triste larve sociale, une chrysalide peut-être, en tout cas pas encore un papillon! Et dans la nuit de l'armistice, je m'endormis profondément, comme un guerrier épuisé, indifférent à la joie d'une ville en liesse. Je n'étais qu'un adolescent, comme en 1914...

[1] 1945 n'a pas connu pareille explosion populaire, les esprits étant préparés beaucoup mieux, par la radio, à la capitulation du Troisième Reich.

II. « Dans nos cantons chaque enfant naît soldat »

J'entrai en caserne avec enthousiasme, par un beau jour de printemps. Tout m'y avait préparé: l'ambiance chauvine et revancharde d'avant 1914, le « paradis à l'ombre des épées » de mon adolescence, à Porrentruy, le respect de l'autorité et des autorités en usage dans mon village et ma famille, le besoin cocardier de vivre l'aventure militaire et quelque atavique instinct de commander. Ni la lecture des *Croix de bois*, de Dorgelès, ni celle du *Feu* de Barbusse n'avaient étouffé ces sentiments tumultueux, pas plus que l'antimilitarisme larvé qui se dessinait dans tous les milieux. Mon mentor et ami Bertrand Schnetz, auquel j'avais confié mon désir de mener de front des études universitaires et une carrière militaire, m'avait lancé un long regard de pitié: « Tu n'y es plus! La Société des Nations, avant dix ans, supprimera les armées nationales, remplacées par une puissante police...» Patriote à la fibre sensible, fier de nos institutions, plaçant le pays et son destin au centre de son idéal politique, le directeur du *Démocrate*, en 1920, croyait à la perfectibilité des sociétés humaines et à l'avènement de la paix, garantie par des traités et un organisme international de police. Idéalisme d'un honnête homme, écœuré par quatre ans de carnage.

Nous étions partis une dizaine de Porrentruy à destination de Colombier. A chaque gare importante, notre contingent grossissait, joyeux compères tondus ras et portant mallette ou valise. A 20 ans, on est vite copains, le tutoiement est de rigueur, on se confond avec délices dans la masse anonyme où les plus forts donnent de la gueule. Et c'est l'accueil de Colombier au printemps, son château partiellement rénové, ses allées aux arbres centenaires, son bout de lac un peu pâle, ses vignes dont les ceps encore timides n'habillent pas les échalas, les crêtes proches du Jura qu'on escaladera souvent.

Dans la cour d'honneur du château, la masse amorphe attend, on s'assied sur les valises. Long appel nominal par des sous-officiers. Formation sur deux rangs. Soudain éclat de rires: un loustic de La Chaux-de-Fonds, camelot de son état, soulève sa coiffure et exhibe un cuir chevelu où la tondeuse a taillé à ras, dans une chevelure absalonienne, une magnifi. que... croix fédérale! On l'invita simplement à se rendre chez un figaro.

Formation des compagnies et des sections. Puis, c'est une lente procession dans les magasins de l'arsenal sentant la naphtaline, le cuir ou la vaseline. Joie inconsciente d'un enfant qui étrenne des jouets, on est fier d'être équipé en gris-vert, d'avoir « son fusil » et les accessoires indispensables du fantassin, un havresac pesant lourd, deux paires de godillots cloutés encore plus lourds, un képi de cuir bouilli tenant plutôt du shako (orné d'une cocarde aux couleurs cantonales, des insignes de l'arme — fusils croisés — du numéro du bataillon et d'un pompon) et que portaient depuis un siècle les milices helvétiques [1].

Quant à la tenue d'exercice, elle bravait la mode puisqu'on puisait dans les réserves d'habillement datant d'avant 1914. J'avais hérité d'un pantalon gris bleu à l'étoffe aussi dure que du cuir et d'une tunique genre Second Empire, longue comme une redingote, sans parements ni passepoils, dont les pans s'évasaient comme un tutu et le col s'achevait en tuyau. Je me souvenais d'avoir vu semblables tuniques dans ma prime enfance — en 1905! — chez les landsturmiens à l'inspection et dans un film consacré à la guerre de Sécession. Ainsi affublé, je ressemblais plus à un mobile de 1870 qu'à un soldat. Et tous mes camarades étaient aussi accoutrés de tuniques de sortie destinées jadis à des artilleurs, des sapeurs, des carabiniers ou des sanitaires sans qu'elles eussent jamais été employées, démodées par le gris-vert dès 1916. Nous formions une horde, une revue bataclan, une armée en déroute.

La chambrée, c'est l'alvéole d'une ruche humaine. Comme les apôtres, nous étions douze, venus d'horizons sociaux, politiques et religieux bien différents. Neuchâtelois et Jurassiens, on se gaussait, sans méchanceté, les uns des autres; les « Britchons » riaient des « Grecs » — à cause de notre patois — et des « Caquelons », et on le leur rendait bien. Un échange de balles de tennis... Après trois jours, muée en « groupe » pour l'instruction, toutes barrières personnelles ayant disparu, la chambrée affirmait déjà son moi collectif contre les autres groupes, mais voyait surgir en son sein des clans, des amitiés, des inimitiés, des intrigues. Phénomènes inévitables dans une maison de verre où vivent, dorment, mangent, suent et souffrent en commun une douzaine d'éphèbes arrachés à leurs habitudes, soumis à des règles strictes, étalant ou dissimulant tares, faiblesses et qualités.

[1] Il ne devait être échangé qu'en 1924 contre le casque métallique, bien que la confection de celui-ci eût été décidée en 1917!

Sur la place d'exercice, impersonnels et muets, on filait doux. Mais dans la chambrée, suivant le travail, le temps et l'humeur du jour, on vociférait, les jurons pleuvaient pour tout et pour rien, ou on chantait, vautrés sur nos lits, des scies à la mode. Plus de journaux, plus de contact avec la société si ce n'est rarement, le dimanche, car la solde de cinquante centimes par jour ne permettait guère de voyages en zigzag. Existence toute végétative, comme des naufragés sur une île. Et comme dans les sociétés naturelles, les malins et les costauds s'imposèrent, sans nuire pour autant à la camaraderie qui jaillit d'instinct contre les supérieurs, fussent-ils simplement caporaux, ou dans les coups durs et les moments difficiles.

Notre chambrée aurait pu jouer aisément les *Révoltés du Bounty*. Elle comptait un ancien légionnaire, notre aîné de quatre ans, engagé à 17 ans, soutier et portefaix à Marseille, roule-ta-bosse franco-africain, et qui exécutait, nu comme un ver, des sauts de grenouille de son lit jusqu'à la planche-support où s'alignaient les paquetages. Il faisait aussi la roue d'un lit à l'autre et posait, à l'antique, sans aucune pudeur, chantant à tue-tête toutes les sonneries de l'armée française, soulignées par les paroles les plus obscènes jamais ouïes, nées chez les zouaves ou dans les bataillons d'Afrique. Un copain l'égalait en gymnastique, bateleur au civil et forain dans les attractions; tatoué à la poitrine et au dos, il manifestait sa mauvaise humeur par un retentissant « Mort aux vaches »! L'un et l'autre, virtuoses de l'argot. Bons camarades, au demeurant, jouant franc jeu. A l'opposé de ces deux affranchis flétris avant la floraison, Ribeaud et Gerber, braves copains de souche paysanne, prudents, timorés, ne se mouillant jamais et frisant le code, conformistes par habitude plus que par conviction, sachant tirer au flanc ou donner un sérieux coup de main selon les circonstances. J'aimais Ribeaud, qui me rappelait ces milliers de paysans de France et d'ailleurs morts pour leur terre, et j'admirais Gerber, qui jamais ne s'endormait sans avoir lu sa bible.

Types plus nuancés: Gosteli, horloger-paysan, et M., charpentier, d'origine alémanique, d'humeur maussade, qui jurait constamment en un langage hybride, imagé et très confédéral du genre de : « Chreibe vache! » ou « Donner M...e! ». Ses propos gras et cocasses désarmaient les plus moroses. Quant à Gosteli, il eut son jour d'apothéose: ayant sollicité un congé de quarante-huit heures pour embrasser son frère en partance pour l'Amérique, il obtint... quarante-huit heures d'arrêts pour avoir sciemment trompé l'autorité, son frère étant en Amérique depuis

un an! Coïncidence qu'il ignorait: le commandant du bataillon de recrues, entré en fonctions la veille et qui statuait sur les demandes de congé, était directeur de la fabrique ayant envoyé son frère outre-Atlantique.

Des portraits moins profilés complétaient la chambrée: Capt, un horloger jurassien, aimable, un tantinet efféminé, doué d'une voix suave de soprano et qui nous charmait par les mélodies sirupeuses qu'il nous apprenait dans les pauses et au quartier: « Ferme tes jolis yeux », « Papillons blancs, papillons bleus, papillons gris... », « Le plus beau gars de la rouba », et tant d'autres de la même veine. Sunier, mon voisin de lit, colosse d'un mètre quatre-vingt-dix, était devenu mon homme-lige; auxiliaire aux CFF, lourd de poids et de bon sens, réfléchi, d'une habileté manuelle qui me fascinait, il me rendait de multiples et menus services avec une complaisance dont j'eusse bien été incapable. Un jour, rejoignant les remarques de mon ancien maître de travaux manuels à l'Ecole normale, il me déclara sans façons, soulignant ma gaucherie, comme je m'écrasais les doigts à fixer un treillis sur un cordeau de nettoyage: « Tu m'étonnes, car tu es à la fois intelligent et très bœuf! »

Nous étions trois à mener la discussion sur des problèmes d'ordre général. Je croisais souvent le fer avec Pulver, étudiant ès lettres, frondeur, alerte, cynique aussi, terreur des sous-officiers par ses sarcasmes d'autant plus virulents qu'ils étaient énoncés sur un ton badin et détaché; il avait rédigé en alexandrins l'autobiographie à laquelle sont astreintes les recrues et s'était taillé un succès de curiosité dans toute la caserne! Pétremand, horloger des montagnes neuchâteloises, militant de droite, membre d'un cercle politique aux idées bien arrêtées sur tous les problèmes, incarnait l'ordre établi.

A Colombier, une vie de château...

Colombier est une des places d'armes les plus agréables de Suisse. Ce gros village offre tous les avantages qu'on puisse demander à un centre d'instruction militaire: proximité de la ville de Neuchâtel à laquelle le relie un tram, places d'exercice ombragées — les Allées — ou vastes et plates — Planeyse — à portée de fusil, place de tir idéale à 3 km. du bourg, population accueillante, et surtout un château formé d'un complexe de bâtiments et de cours abritant nos contingents de recrues pendant 67 jours. Mon père, qui y avait passé 45 jours en 1895 — durée des écoles à cette époque-là — en parlait comme d'un événement de sa vie.

Le château, en 1920, faisait peau neuve sous la direction d'architectes compétents qui restauraient et réparaient. Les tourelles, la porte d'honneur, les cours pavées, le chemin de ronde effaçaient l'impression de caserne et de symétrique monotonie. Certes, comme dans tous les « châteaux du Moyen Age », nul ne communiquait avec l'extérieur, mais, de notre dortoir, on dominait la cour d'honneur, on assistait aux relevés de garde en les commentant et faisant des grimaces aux copains, on scrutait les allées et venues des instructeurs et galonnés se rendant au rapport chez le commandant de l'école.

Sans être folichonne, la vie de château était supportable et me rappelait, par son rythme, l'internat que j'avais connu, cinq ans auparavant, à l'Ecole normale de Porrentruy: monotonie des jours qui s'écoulent réglés comme un rouage d'horlogerie, impossibilité de s'isoler, présence constante d'importuns alors qu'on désire être seul, ne serait-ce que pour manger, dormir, lire ou écrire! Mais la caserne avait sa note propre: réveil au bugle — car nous avions une fanfare — ou au sifflet, toilette sous surveillance, déjeuner fédéral — un excellent cacao et un onctueux fromage — sangler son lit, plier son paquetage selon un schéma pédant et contrôlé, puis exercice le matin et l'après-midi avec des pauses comme à l'école, travaux dits de rétablissement où les caporaux tâtillons contrôlaient toutes les moindres parties de l'arme et de l'équipement, jusqu'aux rainures des couteaux et à l'empeigne des godillots.

La nourriture, en 1920, n'était guère sortie de l'ornière traditionnelle: copieuse et monotone. Le « spatz » fédéral figurait à presque tous les menus et la tambouille vespérale comportait surtout du riz pilaf, des pâtes bétonnées ou des pommes de terre en robe des champs rehaussées par quelque vinaigrette. On ignorait alors les vitamines, les conseils des diététiciens et la formation de cuisiniers spécialistes. Aussi dès l'appel principal se ruait-on à la cantine pour y engouffrer des montagnes de tartes et de gâteaux.

La corvée de chambre — hop le balai! — et celle de cuisine, où j'accomplis un passage de deux jours à peler des « patates » et laver la vaisselle, créaient un sentiment d'égalité. Nul ne pouvait s'y soustraire. Mais il était pénible de laver deux cents bols, de nager dans l'eau de vaisselle et humer une odeur « sui generis » qui vous poursuivait pendant trois jours. *(à suivre)*

Colonel EMG Virgile MOINE